

Philosophischer Sprechsaal.

Monsieur le Directeur,

Dans un récent article sur l'objectivité des qualités sensibles (Die spezifischen Sinnesqualitäten im Lichte physikalischer Tatsachen, Philosophisches Jahrbuch 1909, 299—344) le R. P. Balzer adresse à ses adversaires une prière instante d'indiquer les défauts qu'ils pourraient découvrir dans son argumentation. Je prends la liberté de vous adresser, pour être publiées dans votre Revue, si vous le jugez bon, les courtes remarques suivantes.

1. Bien que le P. B. s'appuie sur des théories physiques qu'il ne faudrait pas considérer comme certaines et comme la seule interprétation possible des faits, je lui concède que ces thèses sont suffisamment accréditées dans la science pour qu'une doctrine philosophique doive chercher à s'y conformer. J'admets donc que les faits de la dispersion, des interférences, de la diffraction etc. sont à expliquer par un mouvement de vibration transversale de l'éther. Mais je nie que ces faits et théories obligent à voir dans la lumière un pur mouvement; c'est-à-dire que je conteste la thèse 5 du premier groupe, que l'auteur déclare lui-même être la thèse capitale. Si l'on admet en effet que la couleur est une qualité du milieu vibrant, qui n'est pas le mouvement, mais se produit avec et par le mouvement, de telle sorte que les déterminations de la qualité produite (intensité et teinte) correspondent aux caractères de la vibration (intensité et longueur d'onde), tous les faits s'expliquent. Dans les interférences, par exemple, il y a non pas deux qualités qui en s'ajoutant donnent une absence de qualité, mais deux mouvements qui se neutralisent, et de la cessation du mouvement résulte la disparition de la qualité. Et qu'on ne prétexte pas que cette production de la qualité est mystérieuse: elle l'est comme toute éduction, ni plus, ni moins; et supprimer l'action éductive sous prétexte qu'elle est mystérieuse serait supprimer tout changement de détermination formelle dans les êtres créés, matériels ou spirituels. Autant vaudrait supprimer toute causalité, car toute causalité a son mystère.

Le P. B. n'envisage pas cette hypothèse, pourtant bien simple, qui rend inutile tout le savant appareil qu'il emploie.

2. Il me paraît évident que la thèse de l'existence des qualités dans les choses formaliter (parmi ces „choses“, n'oublions pas les milieux en contact avec les organes!) est une position inexpugnable. La science a trouvé à peu près partout, sous la qualité, un mouvement; elle s'est attachée surtout à ce mouvement sur lequel elle a meilleure prise, dont elle peut étudier, mesurer, faire varier les déterminations quantitatives: mais l'élément qualitatif n'est pas

pour cela supprimé. Bien plus il reste, en un sens, le principal: si dans l'ordre ontologique la quantité paraît bien servie de support à la qualité, dans l'ordre logique c'est la qualité qui nous manifeste la quantité: que ferait le physicien sans la vue des couleurs, l'audition des sons, le sens des résistances...? Et la qualité est irréductible. Les progrès de la science donneront sans doute toujours plus d'importance à la connaissance des mouvements pour expliquer les lois des transformations et permettre notre action sur les corps, mais nulle déduction ne fera jamais que la couleur que je vois ne soit une couleur, c'est-à-dire tout autre chose qu'un mouvement.

3. J'avoue ne pas voir la force de l'argumentation dans la note de la page 300, très importante pourtant. Il s'agit de réfuter l'objection souvent faite qui étend aux qualités „primaires“, surtout à l'étendue, la critique faite pour les qualités secondaires: d'où suivrait le plus complet agnosticisme au sujet du monde extérieur. Le P. B. nie la parité des cas, et son raisonnement me paraît se ramener à ceci: la quantité n'est plus réductible à autre chose parce qu'elle est le substrat commun de toute sensation, et que vouloir la réduire, serait en faire un X inconnu, „ce qui est évidemment insoutenable“. En d'autres termes: nous ne sommes pas idéalistes, parce que nous gardons la quantité, et nous gardons la quantité parce qu'il le faut bien pour n'être pas idéalistes. — Mais d'autres, en poussant plus loin nos principes, en étant plus logiques n'aboutiront-ils pas à l'idéalisme?

4. Quant au danger d'idéalisme, je persiste à le croire très réel et je le vois dans la concession, ne serait-ce que pour un seul cas, de connaissances ou véritablement la faculté construit, fabrique son objet. Peu importe qu'elle en ait reçu la matière, il suffit qu'elle transforme, qu'elle interprète cette matière au point de la voir autre qu'elle n'est (il ne s'agit pas d'une connaissance simplement inadéquate, n'atteignant pas l'objet totaliter, mais d'une connaissance atteignant l'objet sous une modalité qu'il n'a pas). C'est là, ce me semble, une conception de la connaissance très voisine de celle de Kant, et de là aux formes a priori il n'y a peut-être pas loin. Je suis d'autant plus porté à réprover cette concession subjectiviste que je ne la vois nullement nécessaire pour expliquer les erreurs auxquelles donne lieu la perception externe ou pour tenir compte des résultats de la science dans la correction du perceptionnisme vulgaire. Ne suffit-il pas de distinguer dans la perception externe: 1° l'élément vraiment externe et l'élément interne (pouvant être démontré tel) qui s'y ajoute; 2° l'élément actuellement perçu et les images des perceptions antérieures qui viennent l'enrichir et fondent une foule de jugements sur la distance, la forme etc.

Au reste je me garde d'insister sur le caractère dangereux que je crois voir à la théorie du P. B.: c'est un fait qu'à beaucoup de philosophes il n'apparaît pas. Mais je crois pouvoir affirmer l'absolue impossibilité de démontrer que les qualités sensibles ne sont pas formellement dans les choses.

Paul Geny S. J.,

Professeur au Scolasticat de Gémert (Hollande).